

In Memoriam Simone LAVABRE (1926-2014)

Comme l'indiquait son patronyme, Simone Lavabre venait du sud de la Loire, plus exactement de Millau, où elle avait encore de la famille et dont elle parlait souvent. Sans avoir un accent du sud-ouest très prononcé, elle savait donner à ses paroles une discrète musicalité qui rappelait agréablement ses origines.

Elle avait commencé sa carrière universitaire à Toulouse, où elle avait laissé un excellent souvenir parmi ses collègues. Puis, après avoir avancé sa thèse de doctorat d'État sur « La mélancolie dans la poésie victorienne », elle « monta » à Paris en 1970, à l'Université de Paris-Sorbonne, où l'attendait un poste de maître-assistant, et où elle devait quelques années plus tard devenir professeur. C'est là que je l'ai rencontrée, au tout début de sa carrière parisienne, lorsque j'étais jeune assistant. Il y avait presque une génération d'écart entre nous, et j'avais l'impression qu'elle avait toute l'expérience qui me manquait cruellement alors. Avec beaucoup de bienveillance, elle était prête à me la faire partager. Je garde une certaine nostalgie de cette époque, juste après 1968, où nous cultivions le travail en équipe et donc les réunions : elles avaient leurs inconvénients, et notamment des pertes de temps ; mais aussi leurs avantages, lorsque nous pouvions échanger entre nous. Et de ce point de vue, les réunions avec Simone (pour préparer des textes à étudier, choisir des sujets de partiel, d'examen) étaient toujours fructueuses et instructives.

Je me suis retrouvé avec elle dans un groupe de littérature de 2^{ème} année, où elle n'est pas restée bien longtemps, mais surtout dans un enseignement de civilisation portant sur la période victorienne en 3^{ème} année, où notre collaboration a duré très longtemps, puisque nous étions les deux victorianistes de la maison. Simone était une littéraire de formation, mais elle ne dédaignait nullement la civilisation, où elle voyait le terreau essentiel où s'étaient développées les œuvres qui la passionnaient. Les questions économiques et sociales l'intéressaient beaucoup, mais aussi l'histoire des idées et les arts de l'époque. Je me souviens d'avoir découvert grâce à elle plusieurs « Victoriens Éminents », comme les Préraphaélites et surtout Darwin. Ce dernier auteur, approfondi à l'occasion d'un cours d'agrégation, suscitait son enthousiasme. Comment un tel bon à rien avait été envoyé sur un bateau courir le monde, pour faire des observations zoologiques dans des îles lointaines et revenir avec des idées dérangeantes sur les espèces, leurs variations, leur sélection et leur extinction... Voilà qui suffisait à l'enflammer !

Elle se passionnait pour tout ce qui était véritablement innovant. Et en littérature, elle voyait tout l'intérêt de l'approche psychanalytique. Non pas pour en faire un usage systématique, mais pour éclairer certaines zones d'ombre. Travaillant pour sa thèse sur certains poètes marqués par la mélancolie, comme par exemple Browning, Hopkins et surtout Tennyson, elle était particulièrement sensible au fait que les enfants victoriens étaient souvent confiés à des nounous puis à des éducateurs, ce qui les coupait de leur relation naturelle avec leurs parents, et elle voyait là une cause de désordre. En pensant à elle et à nos échanges sur les Victoriens (elle avait de bonnes remarques sur Carlyle, George Eliot, mais aussi sur Dickens, Hardy et bien d'autres), je m'aperçois qu'elle m'a beaucoup appris sur ce domaine qui nous était commun, où elle m'avait précédé.

À l'annonce de sa disparition, plusieurs collègues ont fait part de leur émotion. Certains, comme Suzy Halimi, de l'Université de Paris III, avec qui elle avait travaillé pour des cours d'agrégation, ont regretté qu'elle soit partie « sur la pointe des pieds ». Je partage tout à fait ce sentiment, tout en me disant que c'était finalement bien en accord avec sa discrétion foncière. Telle est en effet l'impression qu'elle a laissée à beaucoup d'entre nous.

Je voudrais aussi parler d'une autre de ses qualités, plus difficile à découvrir, mais tout aussi frappante : le courage. Avant l'époque où j'ai fait sa connaissance, elle avait dû affronter un cancer qui aurait pu interrompre brutalement sa carrière, avant même qu'elle ait eu le temps de terminer sa thèse. Mais elle y avait fait face avec beaucoup de cran et avait réussi à vaincre la maladie. Selon son propre témoignage, elle se trouvait un jour avec d'autres femmes dans une salle d'attente de l'Institut Curie, où la rencontre d'autres victimes peut avoir un effet fort déprimant. Mais elle en était ressortie presque confiante, car une autre femme lui avait dit : « Vous vous en tirerez, je le vois, parce que vous êtes forte. » Paroles prophétiques, et justes sur la force véritable qui se cache derrière la fragilité.

Une telle expérience a sans doute fait grandir en elle le souci des autres femmes, victimes comme elle. Je me suis souvent dit que là était le nœud où se rencontraient étrangement son vécu personnel et son intérêt pour le combat des femmes victoriennes qui cherchaient à se libérer de leur tutelle sociale et à faire entendre leur voix — un autre sujet de dialogue entre nous.

En pensant à son cher Tennyson qui avait consacré tout un recueil de poèmes à son ami Arthur Hallam qu'il avait perdu, j'espère que les victorianistes français, ses collègues, penseront à elle à l'occasion de ce modeste *In Memoriam* et pendant bien des années encore.

Alain JUMEAU